



DIMANCHE 8 FÉVRIER 1981. Il y a 10 ans. Nous étions onze, réunis à Alfortville, chez Henriette et René Laurent. Noyau initial d'une amicale embryonnaire, nous n'avions, pour richesse, que notre amitié, nos souvenirs et quelques adresses de compatriotes dispersés par le trop fameux vent de l'Histoire.

Quand on eut élaboré des statuts, fixé le prix d'une cotisation annuelle, et convenu d'un bureau provisoire que présiderait Maria Tournier, cette dernière se tourna vers moi pour dire : "Jean, on va LEUR demander des sous, mais que leur offrir en échange ?" J'ai répondu : "On va LEUR faire un journal". C'était un bien grand défi : un journal, ça paraît tous les jours...

Pourtant — depuis dix ans que dure l'aventure — c'est bien un journal que je fais, même si *Jemmapes et son canton* paraît de façon moins quotidienne. Car aucun jour n'a passé sans que je travaille — d'une façon ou d'une autre — à l'élaboration de ce "journal trimestriel". En pensée, chaque jour, pour vous, je retourne "là-bas" : une lettre reçue, un coup de fil à donner, une rencontre, une photo trouvée, un faire-part de naissance ou de décès, une adresse à communiquer, un article à rédiger...

Alors, je vois, j'entends, je respire des images, des sons, des odeurs qui me remettent en mémoire : l'ombre d'un grand cyprès barrant la route de Philippeville, la moustache de "Sergent" Latrèche, porte-drapeau des Anciens Combattants, l'orchestre des pompiers avec la clarinette et le saxophone des sœurs Brandi ou le piston d'Auguste Bourge ; de grands boccoux (un vert, un rouge) dans la vitrine de la pharmacie Willemin ; des piles de scourtins huileux à La Robertsau ; le peigne enfoncé dans la tignasse crépue du coiffeur Xerri...

... ou Francette Mangion faisant ses devoirs sur une table du café paternel ; le défaut de langue du boulanger Bonici ; le hangar rouillé de la vieille usine électrique ; de grands chocs de boules aux "carreaux" toujours réussis d'André Berrux ; la nuque veloutée de Roger Xuereb ; l'entonnoir d'alchimiste du bistrot Vella ; le sourire d'Antoinette à la caisse de la boucherie Teuma ; la casquette de collégien du bon élève Boutin ; des lauriers roses à la Zaouia ; le ménate de Frépel sifflant les passantes ; une ruine d'anciens remparts au pied du château d'eau ; des voix écolières psalmodiant ba be bi bo bu ; le chapeau de paille blonde de Clairette Prouzergue ; palmiers montant la garde devant la gendarmerie ; le chassé-croisé des valises à l'escale du car Bône-Philippeville ; les bottes vernies de Jean Eymeric...

• suite page 4

# Jemmapes et son canton

MIXTE AJRIBEAU GASTU BAYARD LANNOY ROKNIA  
FOY QUED-HAMIMINE RAS-EL-MA LA ROBERTSAU

## PROCHAINES REUNIONS

● A PARIS, dimanche 2 juin 1991 à midi, Maison des Rapatriés, 7, rue Pierre-Girard (métro Laumière). 110 F par convive. Virement au C.C.P. Paris 497682 P : "Amicale des Anciens de Jemmapes", ou chèque bancaire à Marguerite Tournier, résidence Vénus C, 34, avenue Daniel-Féry, 93700 Drancy. (16.1) 48.95.34.64. Autres numéros où l'on peut prévenir de sa réservation : 16.1.42.41.00.44 ou 16.1.69.41.19.80.

## CHAPEAU ! GABRIEL...

26 AOÛT 1990. Les Petyx, les Teuma, les Lombardo, les Barbato, ils étaient une quarantaine de Jemmapois réunis chez les Grest, avec enfants et petits-enfants, au rendez-vous rituel de Lannemezan.

Il y eut de la joie et des rires, comme en témoigne la photographie ci-dessous, grâce à l'accueil toujours chaleureux de Lucienne et de Gabriel.

Ce dernier, la fête tout juste terminée, entreprit alors de régler les derniers détails d'une grande manifestation depuis longtemps projetée : l'inauguration d'une rue portant le nom d'Alphonse Juin, maréchal de France.

La cérémonie eut lieu le 28 octobre ; Gabriel nous la raporte.

Nous nous sommes retrouvés, 153 anciens venus des régions limitrophes : Pyrénées Orientales et Atlantiques, Gers, Lot-et-Garonne et Lot, avec une grande joie pour moi : une délégation du 7<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique.

Avaient été invitées les personnalités civiles et militaires du département et de la ville, ainsi que le secrétaire général de l'Association nationale du C.E.I.F. Peu de Jemmapois, presque tous ma-

• suite pages centrales

## BALEK !

● On recherche les œuvres littéraires, ainsi que les descendants d'Anna Colnat, née Montacié, femme de lettres.

● Les Jemmapois et habitants du canton (filles et garçons) ayant fréquenté les lycées de Constantine sont conviés à rejoindre l'Association des anciens élèves de ces établissements.

Contacteur : Michel Sadeler, Le Chenonceaux III, 3, boulevard de Paris, 83200 Toulon (tél. 94.24.39.12).

● Nos amis Bétourné, 2, rue Alphonse-Daudet, 75014 Paris, recherchent des informations sur les membres de la famille Cadic, colons à Jemmapes de 1852 à 1882.



Ambiance joyeuse et familiale pour nos compatriotes du sud-ouest, fin août 1990

SE CHANTE SUR L'AIR "LA LANGUE  
DE CHEZ NOUS", D'YVES DUTHEIL.

## LA LANGUE A NOUS

Quante on pense à la-bas, i vient, dedans la tête,  
Des mot talien, maltais, corse, arabe ou spagnol  
Qu'ac les mot frangaoui, une tchoum des louette  
I s'ont fait bagali vec la mitch aux parole.

C'était le pataouète, ac la tchatte et les geste,  
Que — vec " Le Pont romain et le Pont suspendu " —  
I chante à le soleil, la saint-couffin (1), la sieste  
Et le Ciel sur la Terre au paradis perdu.

Ses mot i sentait bon la kémia, l'anisette,  
Les merguez, les brochette ac le foie et le cœur,  
Les caldi, la mouna, les brick, les cacouette  
Et la glace au citron quante i vient la chaleur.

Pour s'les apprendre alkif, pas besoin ia l'école  
Et la dictée qu'on fait dix faute on prend zéro ;  
Juste on s'en va — pareil Fulgence et Tchatcharolle —  
A la rue, le marché, le square ou le bistrot.

Pendant centrendeux an, les oreille i ramasse  
Tout ça qu'le pti Larousse oualla le p'tit Robert  
Soixandisant qu'i s'ont toujours jamais la place  
Qu'on peut s'les engantcher dedans le duc tionnaire.

Le jour qu'i l'a soufflé le simoun de l'Histoire  
Et que — la faute à Charle — i s'a fallu quitter  
A la maison, au lit, à la tabb, à l'armoire,  
Juste à la langue à nous on l'a pu s'emporter.

Vite ! avant qu'la cervelle à le crâne i dessèche,  
L'héritage à ces mot, faut qu'on s'leur fait cadeau  
Les enfants des enfants à nos enfant, allèche  
I s'approche à le temps qu'on s'en va chez Thaddo.

Vive à la pataouète, ac les geste et la tchatte,  
Que le cœur au pied noir i s'les oublira pas !  
C'était la langue à nous — Dieu merci ! Madonatche ! —  
D'avant qu'elle a mouru l'Algirie de Papa.

TCHATCHAROLLE.

1. Rappelons que l'auteur a écrit une " Saint Couffin ". L'exemplaire : 20 francs, port compris. A commander à Jean Benoit, 440, route de Vulmix, 73700 Bourg-Saint-Maurice.

## CHAPEAU ! GABRIEL...

• Suite de la page 1  
lades, à l'exception d'Andrée  
et Roger Xuereb ; plus un  
Philippevillois, Lucien  
Formoza.

Après l'accueil des vétérans  
dans la salle d'honneur de la  
mairie décorée de la photo-  
graphie du Maréchal, de  
l'écusson du C.E.F.I. et des  
insignes de chacune des divi-  
sions engagées en Italie, j'ai  
présenté la biographie de  
notre commandant en chef,  
fait l'historique du C.E.F.I. et  
animé l'étude d'un mini-  
congrès en 1991.

Accueil, ensuite, par le  
maire et le conseil municipal,  
suivi de la messe de requiem  
avec homélie du R.P. Jean  
Coulomme, ancien aumônier  
de la 3<sup>e</sup> D.I.A. Dépôt de  
gerbes au monument aux  
Morts ; remise entre mes  
mains du drapeau de notre  
section, par le D<sup>r</sup> Bleuler,  
maire de Lannemezan ; défilé  
aux accents de la Marche des  
Tirailleurs, jusqu'à la rue à  
inaugurer.

La plaque est dévoilée  
conjointement par le maire, le  
colonel Gay président d'hon-  
neur, et moi-même.

C'est à la salle des fêtes  
que furent ensuite prononcés  
les discours, et qu'eut lieu le  
vin d'honneur que devait sui-  
vre un repas très fraternel.

Et notre compatriote de  
conclure :

J'ai été heureux et fier qu'un  
Jemmapois ait pu obtenir, de  
la part des autorités de la  
ville, qu'un hommage soit  
rendu au maréchal Juin, né,  
comme nous, sur le sol algé-  
rien.

FIN NOVEMBRE 1848, quand  
— qui partaient fonder Jem-  
meuves, rivières et canaux su-  
ment aménagées, le chemin de  
Marseille. Là, ils furent insta-  
Joliette, pour y attendre que s'  
" Cacique ", la frégate mixte v  
mener en terre d'Afrique.

# 10<sup>e</sup> ET 11<sup>e</sup> 143 ANS

Ainsi retardés dans leur  
voyage, ils furent rejoints par  
les colons du 11<sup>e</sup> convoi,  
partis quatre jours après eux à  
destination du futur centre de  
Mondovi.

Tous venant de la capitale  
ou de sa banlieue, on peut  
penser que ces gens fraterni-  
sèrent, partageant les dangers  
et les espoirs de leur pro-  
chaine aventure.

Puis, " Le Cacique " réparé,  
on se sépara.

Mais aucun de ces migrants  
n'imagina, alors, que 143 ans  
plus tard, Mondoviens et Jem-  
mapois se retrouveraient à  
nouveau, pour fraterniser en  
parlant de " là-bas " ... et que  
le lieu de leurs retrouvailles  
serait Paris.

Cette journée assez excep-  
tionnelle s'est déroulée, di-  
manche 10 février, à la  
Maison des Rapatriés de la  
Capitale — bien connue des  
uns et des autres — où ils  
n'étaient venus, jusqu'à ce  
jour, que séparément.

Ils étaient donc là, les Jem-  
mapois autour d'Henri Tour-  
nier, les Mondoviens autour  
d'Eugène Warion, leurs prési-  
dents respectifs : Franciliens  
de la région parisienne, mais  
aussi gens du Val de Loire, de  
Provence, de Savoie... avec,  
de surcroît, le renfort amical  
du Sétifien Claude Schurer  
monté du Béarn, du couple  
bélabessien Vedrines, et des  
amis Martin-Larras — fami-  
liers des deux Amicales —  
dont les ascendants, partis  
avec le 8<sup>e</sup> convoi, furent parmi  
les pionniers de Damiette,  
dans l'Algérie.

C'est dire si l'ambiance fut  
quelque peu " colons-de-  
1848 ", pour certains, tandis  
que les autres faisaient aller la  
tchatte classique autour de  
la Liminiana-kémia, avant de

## LES COLONS DE LA ROBERTSAU

LE 21 JUIN 1871, dans l'année  
qui suivit la défaite de la France  
devant l'Allemagne, l'Assemblée  
nationale décréta qu'une conces-  
sion de 100 000 hectares — des  
meilleures terres dont l'Etat dis-  
posait en Algérie — serait attri-  
buée aux Alsaciens et aux Lor-  
rains désireux de quitter leurs  
provinces germanisées, pour de-  
meurer Français.

On offrait aux volontaires la  
gratuité de leur voyage et une  
indemnité de première installa-  
tion.

Le colon alsacien ou lorrain  
pourrait acheter sa concession,  
ou — s'il n'avait pas d'économies  
— recevoir un bail de neuf ans

avec loyer nominal d'un franc, et  
promesse d'acquisition au terme  
du contrat.

Ce dernier mode d'achat fut le  
plus apprécié : sur 877 familles  
transplantées, 839 l'adoptèrent.

A 11 kilomètres de Jemmapes  
et 42 de Philippeville, le lieu-dit  
Souk el Sebte fut érigé en village  
de colonisation. Vingt-six fami-  
lles s'y installèrent, et on le  
baptisa La Robertsau, nom d'un  
agreste quartier de Strasbourg.

Les débuts furent pénibles. La  
misère était grande, au point que  
l'Assemblée nationale décida —  
le 12 septembre 1872 — que le  
reliquat des fonds recueillis pour  
la libération du territoire, serait

affectée à l'assistance des mal-  
heureux colons.

Chaque famille reçut 2 000  
francs pour construire une  
maison, 1 500 francs pour  
acheter du matériel agricole et  
des bœufs de labour.

Lorsqu'on recensa les émigrés,  
en 1899 — quelque 30 ans plus  
tard — 387 étaient toujours sur  
leurs concessions, 251 les avaient  
vendues et vivaient en Algérie de  
métiers multiples ; les 239 autres  
avaient complètement disparu.

A La Robertsau, sur les  
26 familles implantées, il n'en  
resta que cinq, qui surent faire  
souche et créer de belles exploita-  
tions agricoles.

1848, quand les Parisiens du 10<sup>e</sup> convoi  
 under Jemmapes — eurent descendu  
 canaux sur leurs péniches sommaire-  
 chemin de fer les transféra d'Arles à  
 rent installés au Lazaret proche de la  
 ndre que soient réparées les avaries du  
 ate mixte voile-vapeur affrétée pour les  
 rique.

# ET 11<sup>e</sup> CONVOIS NS APRÈS...

ns leur  
 ints par  
 onvois,  
 es eux à  
 ntre de  
 capitale  
 on peut  
 fraterni-  
 dangers  
 ur pro-

s'installer à table pour sa-  
 vourer le menu-maison de  
 l'ami Vendeuil et de son  
 équipe couscoussière.

Quand tout le monde se  
 déclara "chbaath", une  
 grande tombola, achalandée  
 de lots magnifiques, fut tirée  
 alternativement par un enfant  
 de chaque communauté,  
 plongeant sa main innocente  
 au creux d'un grand parapluie  
 retourné.

Après quoi, l'ami Emile  
 Martin projeta des diaposi-  
 tives de paysages photogra-

phiés, en 1960, dans une Al-  
 gérie encore française — des  
 vues d'Hippone, notamment,  
 avec la haute basilique de  
 Saint-Augustin dominant les  
 colonnes encore dressées  
 parmi les vestiges romains.

Avant de se séparer, on  
 s'amalgama fraternellement,  
 face à l'éclair des flashes, afin  
 de perpétuer, par l'image, le  
 souvenir de cette belle  
 journée si pleine de gaieté et de  
 forte amitié, non sans s'être  
 promis de se retrouver, l'an  
 prochain. Inch Allah !



Photo de famille, le 10 février, pour le "dernier carré"

## LE MONDOVIEN DE JEMMAPES

Parmi les membres du convoi mondovien de 1848, se trouvait la famille François, composée de Gabriel le père, 45 ans, son épouse Marguerite née Rousseau 42 ans, leurs enfants Augustine 16 ans, et Eugène 9 ans ; une fille aînée, Rosine 18 ans, était notée absente sur la liste des voyageurs.

Or, la famille François était titulaire de la concession 3 490, laquelle se trouvait sur le territoire de la future colonie agricole de... Jemmapes. Elle aurait donc dû — en toute logique — avoir fait route au sein du 10<sup>e</sup> convoi qui était celui de Jemmapes et le sien.

Pour une raison qu'on ignore, les François ne quittèrent pas Paris le 12 novembre 1848 ; on les fit donc partir, quatre jours plus tard, avec les Mondoviens : ils rejoindraient à Marseille. Les listes mondoviennes portent d'ailleurs, à leur sujet, la mention : "les dossiers sont partis avec le convoi précédent".

En fait, la famille François ne s'amalgama jamais aux Jemmapois et n'ira pas faire fructifier sa concession du Fendeck. Elle débarque à Bône et gagne Mondovi pour y rester peu de temps, car le terrible choléra morbus frappe déjà ses premières victimes.

Augustine meurt la première, le 7 juin 1849 ; sa mère la suit de près le 19, ainsi que le sieur Langevin que Rosine, l'aînée, venait d'épouser quelques jours plus tôt.

Désespéré par ces deuils, Gabriel François obtient son rapatriement. Avec Eugène, il embarque pour Marseille où il meurt, à son tour, dès son arrivée ; toujours du choléra.

Le petit Eugène est recueilli par des savetiers amis de son père, avant que Rosine le fasse revenir à Mondovi où il sera employé comme commis d'auberge. Il trouve, plus tard, un emploi de contremaître dans une ferme appartenant à M. Lacombe, maire de Bône, ville où il finira par s'installer, quartier des Prés-Salés ; il y décèdera, en 1916, âgé de 77 ans... sans savoir qu'une rue de La-Colonne-Randon portera, un jour, son nom.

Pourquoi cette gloire posthume ? Pour avoir consigné ses souvenirs d'enfance sur une liasse de feuillets qu'il confia à un prêtre. Ces feuillets sont remis, en 1908, à maxime Rasteil, homme de lettres, directeur de *L'Eveil Bônois*... Mais "A l'aube de l'Algérie française : le calvaire des colons de 1848" ne paraîtra qu'à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Algérie, en 1930, soit 22 ans plus tard.

L'ouvrage — souvent cité en référence malgré de nombreuses erreurs — est tout à l'opposé de ce colonialisme oppressif dont tant et tant d'ignorants ou de malveillants crurent (et croient encore) bon de charger de peuple pied noir ; on y vit le calvaire enduré par ceux du 10<sup>e</sup> convoi jemmapois comme ceux du 11<sup>e</sup> convoi mondovien, créateurs — dans le sang, la sueur et les larmes — d'une patrie dont le vent de l'Histoire n'aurait jamais pu les balayer s'il n'avait été renforcé par maintes lachetés et une honteuse trahison...



Coopération Mondovi-Jemmapes : Eugène Warion (à droite) et Jean Grevet — fin août 1990 — portant la statue de saint Augustin, lors du pèlerinage organisé à Trentel (Lot-et-Garonne) par notre compatriote l'abbé Norbert Poupény. En 1991, ce pèlerinage aura lieu les samedi 24 et dimanche 25 août. Renseignements : abbé Poupény La Mayrade, 47140 Saint-Sylvestre-sur-Lot (53.41.40.23).

# UN JEU

... UN JEU pour apprécier ce que vous avez retenu, en 10 ans passés dans la compagnie de Jemmapes et son canton :

1. Qui était caïd du douar Mellila en 1930 ?
2. Quelle surface couvrait notre commune mixte ?
3. Qui effectua les fouilles de Roknia en 1867 ?
4. Par quelle énergie était alimentée l'usine électrique ?
5. Quel vétéran de l'Armée napoléonienne mourut à Jemmapes en 1863 ?
6. En quelle année Mme Vallet créa-t-elle son école de tapis ?
7. Qui est l'auteur de " Sous le ciel d'Algérie ", édité en 1922 à Paris ?
8. Qui contresigna l'ordonnance créant Jemmapes, en 1848 ?
9. Quel nom fut donné au lieu-dit Ksentina Kedima ?
10. Qui dirigeait l'école primaire de Foy, en 1902 ?
11. Quelle est la devise de Jemmapes ?
12. Qui était président des conscrits de la classe 1911 ?
13. Qui enseigna à La Robertsau, en 1933 ?
14. De quelle montagne fut extrait l'obélisque Lannoy de Bissy ?
15. En quelle année fut prolongée la ligne Bône-Mokta vers Saint-Charles ? (Solution page volante.)



● Sont recherchés, les quatre frères et sœurs **Kondratief**, enfants de feu notre compatriote Geneviève Poupart. Informer la rédaction du bulletin.

## 10 ANS

● suite de la page 1

... ou bien le sifflet du chef de gare Balloy dont le tu tu tu faisait hurler la locomotive ; l'aquarelle représentant une goélette britannique qu'avait commandée l'aïeul de Jean Aquilina ; des voyageurs poudrés de rouge à la " gare " de Ras el Ma ; un concert de becs de cigognes au clocher de Gastu ; Zakina et Ourida sautant à la corde en chantant " J'ami la galitta, savi-vous coummenss ? " ; le " Mossant " aux bords baissés du D' Blanc ; les sages tresses blondes d'Annette Mougeot ; les oliviers millénaires d'Oued-Hammimine ; les mains de Pierre Cusin, simpiternellement plaquées sur ses reins ; les " golfs " et le col roulé de Tabti, gloire cycliste du terroir ; la caca-de-pigeon servie dans l'ocre d'un gros papier d'épicier chez Dinapoli ; " une " élastique de tatouat émergeant des poches de culottes ; Marcel Berbessou, garde-champêtre à Roknia...

... ou encore les doigts agiles de Geneviève Poupart accompagnant, au piano, chorales et danses enfantines ; l'administrateur Sens-Olive, aux poignets argentés de feuilles de chêne ; " Bijou ", " Gamin ", " Charlot " et autres chevaux breton-barbe (préconisés par le D' Vicrey, vétérinaire), traînant des pastières lourdes de grappes vertes par le sulfate ; la kesra toute chaude qu'on coupait en deux, dans le sens de la longueur, pour la fourrer de beurre ; Charlet Grest (en tablier de cuir et bérêt sur l'oreille) activant les rougeoyants charbons de la forge Seyvet ; la jupe en peaux de lapin du boutebaila dont la langue servait de tire-lire ; l'églantier riche de fleurs mais chiche d'ombre et le béton fendillé du vieux court de tennis où Laieb et Négro courraient ramasser les balles ; des hures de sanglier et des trompes de chasse aux murs du café des Sans-Souci ; le regard d'azur de la tante Mathieu derrière l'ovale de ses lunettes ; le Pathé-Baby (au ronflement de moulin à café) de Pierre Rochette, qui nous enseignait " Le Gaz carbonique " ou nous animait les " Aventures de Félix le chat " ; le joyeux rire en cascade de Mme Bianco ; les dominos plaquant devant le café maure d'Hadj Amar...

Figurent, sur cette photographie de classe remontant aux années 30 (de haut en bas et de gauche à droite) : Gisèle Mollet, Paulette Besart, Estelle Caruana, Sylvie Dinapoli, Gilberte Aucel, Odette Chapuis, Mireille Huck (ou Suzanne Delphien), Suzanne Ghenassia (?), Emilienne Mollet, Paulette Brandi, Rosette Laffont, Maddy Chavanon, Gaby Arsac, Bernadette Hugonnot, Lucette Durand, Paulette Still (ou Marguerite Daussac), Emilienne Camillieri, Juliette Mougeot, Yvonne Nakache, Lucienne Lefebvre, Jeanne Denis, Lisette Blambert (Luciani ou Scotto) et Lucienne Morvan... Combien de petits-enfants (et d'arrière-petits-enfants, parfois) y reconnaîtront-ils leur grand-mère, mamie ou bisaïeule ?

... et aussi Alphonsine, Andrée, Lili, Marie-Jeanne, Emilienne, Paulette, Gisèle (et d'autres que j'oublie peut-être), qui furent mobilisées — comme les garçons — après le débarquement de 1942 ; les enfants de chœur du chanoine Erlacher se pendant à la corde des cloches pour ralentir leur carillon ; une gaine de cuir maintenant l'avant-bras de Mme Paraire ; les barres de glaces arrivant de Philippeville en camionnette ; des clous tordus et rouillés mis en vente sur une chichaoua au marché du lundi ; l'automobile parallélépipédique (Almicar ? Panhard ? Rosengart ?) de Gabriel Flandin-père, que sa fille Yvonne-à-la-belle-fossette nommait complaisamment " le gibus " ; le grésillement de la sonnette du " Royal Cinéma " annonçant la fin de l'entracte...

Je vous demande pardon : j'étais encore retourné là-bas...

Grâce à cette permanence de pensée, notre vieux terroir et ses habitants n'ont cessé d'occuper quelque coin de mes journées, de mes assoupissements ou de mes éveils... car, pour ce qui est de dormir — Dieu merci ! — je bénéficie d'un sommeil d'enfant.

Et ma vie s'est enrichie : j'ai échangé des lettres retrouvées des connaissances, lié de nouvelles amitiés, vécu des rencontres bénéfiques que je me suis efforcé de vous faire partager.

Tout en ayant l'impression d'avoir à peine balbutié, alors que tout reste à faire pour remémorer le Paradis perdu ; et la rage d'avoir — autrefois — négligé d'amasser tant de renseignements qui nous seraient si précieux aujourd'hui qu'un rideau de plomb nous sépare de notre " première vie ".

Alors, en route vers... le numéro 50, inch Allah ! Je m'en sens toujours le courage et surtout le goût, si Dieu veut bien me prêter vie au-delà de mes 70 printemps.

Et je signe de ce diminutif que tant de vous m'ont prodigué et me prodiguent encore...

JEANNOT.

**FIN NOVEMBRE 1848, quand les Parisiens du 10<sup>e</sup> convoi — qui partaient fonder Jemmapes — eurent descendu fleuves, rivières et canaux sur leurs péniches sommairement aménagées, le chemin de fer les transféra d'Arles à Marseille. Là, ils furent installés au Lazaret proche de la Joliette, pour y attendre que soient réparées les avaries du "Cacique", la frégate mixte voile-vapeur affrétée pour les mener en terre d'Afrique.**

# 10<sup>e</sup> ET 11<sup>e</sup> CONVOIS 143 ANS APRÈS...

Ainsi retardés dans leur s'installer à table pour sa-



phiés, en 1960, dans une Al-

**Photo de famille, le 10 février, pour le "dernier carré"**